

Indiens, Eurocanadiens et le cadre social du métissage au Saguenay–Lac-Saint-Jean, XVII^e-XX^e siècles, Claude Gélinas. Septentrion, Québec, 2011, 220 p.

Yves Labrèche

Volume 43, Number 1, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024480ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024480ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrèche, Y. (2013). Review of [*Indiens, Eurocanadiens et le cadre social du métissage au Saguenay–Lac-Saint-Jean, XVII^e-XX^e siècles*, Claude Gélinas. Septentrion, Québec, 2011, 220 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 43(1), 112–115. <https://doi.org/10.7202/1024480ar>

du Minnesota. Ses ouvrages ont connu un fort retentissement. Voir par exemple Wilkins et Stark (2010).

2. Professeur à l'Université de Californie, Berkeley, et du Nouveau Mexique, Albuquerque, critique littéraire, théoricien et romancier, Gerald Vizenor, délégué à la convention constitutionnelle, a été le principal rédacteur de la nouvelle constitution.
3. Professeure d'études amérindiennes à l'Université du Minnesota, elle eut un rôle actif lors des délibérations constitutionnelles.
4. En date du 24 novembre 2013, nous apprenons que la nouvelle constitution de la nation White Earth a été adoptée par presque 80 % des électeurs enregistrés.

Médiagraphie

DELANOË, Nelcya, 1996 : *L'entaille rouge : des terres indiennes et démocratie américaine, 1776-1996*. Albin Michel, Paris.

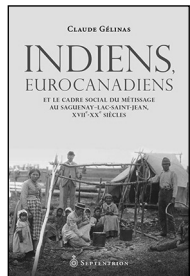
—, 2007 : « Être ou ne pas être Cherokee ». *Recherches amérindiennes au Québec* 37(2-3) : 159-162.

Native American Constitution and Law Digitization Project, [s.d.] : <<http://thorpe.ou.edu/>> (consulté le 19 novembre 2013).

Native American Rights Fund, [s.d.] : *The National Indian Law Library*. <<http://www.narf.org/nill/>> (consulté le 19 novembre 2013).

WHITE EARTH NATION, 2013 : *The Constitution of the White Earth Nation*. <http://www.whiteearth.com/data/uploads/files/Proposed_White_Earth_constitution_2.pdf> (consulté le 26 novembre 2013).

WILKINS, David E., et Heidi Kiiwetinepi-nesiik STARK, 2010 [2007] : *American Indian Politics and the American Political System*. Rowan & Littlefield.



Indiens, Eurocanadiens et le cadre social du métissage au Saguenay-Lac-Saint-Jean, XVII^e-XX^e siècles

Claude Gélinas. *Septentrion*, Québec, 2011, 220 p.

LE MÉTISSAGE et les questions identitaires occupent un espace important dans les recherches en sciences humaines et sociales au Canada depuis le jugement *Powley*, en 2003, qui reconnaissait des droits de chasse aux Métis de la région de Sault-Sainte-Marie en Ontario (Rousseau et Rivard 2007). Les éditions du Septentrion n'échappent pas à cette vague puisqu'elles publiaient en 2011 deux livres portant sur ces problématiques : celui de l'anthropologue Claude Gélinas qui fait l'objet du présent compte rendu et celui de l'historien Nelson-Martin Dawson (2011).

Dans son livre, Gélinas propose d'examiner l'histoire des rapports entre Amérindiens et Eurocanadiens dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean en insistant sur la question du métissage.

Dans son introduction, l'auteur indique d'emblée qu'il va tenter de répondre à une question principale : « Existe-t-il effectivement au Québec des communautés métisses historiques depuis toujours passées inaperçues ? » (p. 9). Il signale également que ce projet d'écriture serait « une version remaniée d'un rapport de recherche produit en 2009 pour le compte du gouvernement du Québec » (p. 13).

Le premier chapitre propose de situer dans son contexte historique et culturel la rencontre entre Amérindiens et colonisateurs d'origine européenne au Saguenay-Lac-Saint-Jean. En fait,

l'auteur inclut une première section sur la préhistoire, où il tente de reconstituer ce que pouvaient être le mode de subsistance et l'organisation sociale des Amérindiens au moment des premiers contacts avec les Européens. Cependant, la réalité culturelle des Amérindiens embrassée dans ce chapitre se limite à l'économie de subsistance, qui est qualifiée de généraliste. À partir de travaux d'archéologues et d'historiens, Gélinas tente de reconstituer les réseaux d'échanges selon deux axes : nord-sud et est-ouest. Il conclut que les populations autochtones en place auraient été généralement réceptives aux influences culturelles et qu'il y avait déjà un métissage culturel significatif au cours de la première période de cohabitation des deux ethnies (« Indiens » et Eurocanadiens) dans la région à l'étude (aux XVII^e et XVIII^e siècles).

Le second chapitre porte sur l'identité métisse, et Gélinas commence par une réflexion sur le concept d'identité en soulignant sa nature interactive et dynamique. Dans ce chapitre, il n'est déjà plus question d'Eurocanadiens mais de Canadiens français, de Métis et de métissage. Les données examinées portent à penser que, tout au cours du XIX^e siècle, les références à la présence de personnes d'ascendance mixte sont limitées. L'auteur établit une distinction entre une identité octroyée et une identité qui serait revendiquée par les individus eux-mêmes. Il insiste également sur le fait qu'il s'agirait d'individus plutôt que de groupes métissés et que ces individus ne faisaient pas valoir leur identité métisse. Était-ce la crainte de préjugés ou celle d'être marginalisés ? Était-ce simplement que cette identité n'a pas été constatée et rapportée dans les sources consultées ? Difficile de trancher, et les réponses fermes se trouveront peut-être dans les chapitres subséquents.

Dans le troisième chapitre, l'auteur présente le concept de culture et certaines notions qui lui sont associées

(p. ex. acculturation, p. 68) et propose que toutes les cultures sont métissées, mais à des degrés divers. Il tente ensuite de déterminer si les individus désignés comme Métis affichent des comportements culturels distincts de ceux des autres occupants de la région. Bien qu'une courte section porte sur le système de référence spirituel, tout le reste de ce chapitre porte principalement sur la comparaison des modes de subsistance. Sur le plan des bases matérielles d'existence, les quelques formes possibles d'adaptation aux ressources de cette région forestière seraient attribuables à l'un ou l'autre des deux groupes dominants. Ainsi, l'auteur conclut que les comportements déduits à partir de son étude des sources historiques s'apparentent à ceux des « Indiens » ou des Canadiens français.

Dans un quatrième et dernier chapitre, Gélinas essaie de vérifier si les informations historiques permettent de rattacher les Métis à des unités sociales ou à des structures communautaires distinctes. Il fait référence ici au sentiment d'appartenance, à l'existence d'une structure sociale fonctionnelle et à une tradition ou volonté commune de s'inscrire dans la continuité. Or, d'après les sources qu'il a consultées, les personnes d'ascendance mixte auraient intégré l'une ou l'autre des communautés culturelles présentes, amérindienne ou canadienne-française, et auraient fonctionné socialement à l'intérieur de celles-ci (p. 140).

En conclusion, l'auteur reprend les résultats des analyses conduites précédemment (identité, culture et organisation sociale) pour tenter de cerner dans son ensemble le cadre social dans lequel ont vécu et interagi les personnes d'ascendance mixte dans la région à l'étude.

Sur le plan théorique, il ne s'agit pas d'un ouvrage difficile ou fouillé, et pour présenter des notions telles que « identité », « culture » et « métissage » l'auteur s'est inspiré entre

autres d'une collection de courts textes originellement publiés dans la revue *Sciences humaines* et regroupés dans un recueil publié sous la direction de Nicolas Journet (2002).

Dans le présent ouvrage, qui découle d'une étude réalisée à partir de sources écrites seulement, Gélinas pose comme hypothèse que les revendications identitaires des Métis du Saguenay–Lac-Saint-Jean ne traduisent qu'un certain opportunisme et ne sont fondées que sur une tradition récente et inventée de toutes pièces en vue d'obtenir des gains au même titre que les Métis de Sault-Sainte-Marie en Ontario (p. ex. p. 136).

UNE HISTOIRE QUI S'ARRÊTE VERS 1950 ?

Gélinas n'a pas examiné les dernières décennies du xx^e siècle et, du coup, il a ignoré l'existence de l'Association des Métis et Indiens hors réserve du Québec ainsi que celle de l'Alliance laurentienne des Métis et Indiens sans statut, aujourd'hui connue sous le nom d'« Alliance autochtone du Québec ». Comment expliquer cette lacune? S'agit-il d'une erreur méthodologique sans lien avec la position de Gélinas quant à la problématique métisse?

Dès la page 63, l'auteur affirme qu'il faudra attendre le xxi^e siècle pour voir apparaître une identité revendiquée alors qu'il n'a étudié que les données antérieures à 1950. Cette assertion s'explique-t-elle, entre autres, par le fait que les données de recensement de 1941 ne distinguent pas les catégories ethniques fines? Même si c'était le cas, n'est-ce pas un peu tôt pour conclure? Ne serait-il pas important de replacer cette discussion dans le contexte du « réveil indien » de la fin des années 1960 et de tenir compte de la création des premières associations métisses, qui remonte au début des années 1970? Bien que les distinctions de Gélinas concernant l'identité attribuée vs revendiquée soient intéressantes sur le plan théorique, ne devrait-on pas

se demander pourquoi cette identité fut camouflée pendant des décennies plutôt que célébrée?

Bien sûr, la reconnaissance des Métis comme groupe autochtone à part entière depuis la loi constitutionnelle de 1982 a eu un effet d'entraînement sur les processus de revendication. Or, cette reconnaissance découle justement de batailles menées au Québec durant la décennie précédente et sous la bannière de l'un ou l'autre des deux regroupements mentionnés ci-dessus (Gendron 1982a et 1982b) et, bien sûr, ailleurs au Canada comme au Labrador et au Manitoba.

Avant d'aller plus loin, mentionnons que le Saguenay–Lac-Saint-Jean n'est pas la seule région où le réveil identitaire des Métis se produise tardivement. Cette situation s'explique en partie par le fait que les Métis continuent d'être stigmatisés dans toutes les régions du pays, même à la Rivière Rouge et en dépit de la réhabilitation de l'image de Louis Riel dans l'imaginaire collectif.

L'histoire que nous propose Gélinas semble s'arrêter vers 1950, un peu comme dans deux de ses ouvrages précédents (Gélinas 2003 et 2007). Et parfois, dans le livre dont il est question ici, même la première moitié du xx^e siècle est en partie escamotée (p. ex. p. 61-62, où la période 1900-1941 est traitée en moins de deux pages). Si l'auteur taxe les Métis d'opportunistes, est-ce par manque d'empathie ou simplement parce qu'il a négligé de s'intéresser à l'histoire récente et de tenir compte des données de la tradition orale?

Pourtant, depuis la démonstration de Von Gernet (1996), les chercheurs autochtones (p. ex. Kovach 2010) autant que les anthropologues non autochtones (p. ex. Miller 2011) insistent sur l'importance de revaloriser la mémoire et l'histoire orale, particulièrement dans les cours de justice. Or, résoudre la difficile question du chevauchement des revendications territoriales ne devrait pas se

faire sans consultation auprès d'une population qui, à l'instar des autres groupes autochtones de l'arrière-pays, utilise les terres et les ressources du Saguenay–Lac-Saint-Jean depuis plusieurs générations successives (Moreau 2007). Mais ce n'est sans doute que partie remise, comme le suggère finalement l'auteur dans sa conclusion.

L'IDENTITÉ MÉTISSE ET LE MÉTISSAGE CULTUREL

Dans la section consacrée à la préhistoire, Gélinas n'a pas fouillé dans les sources publiées depuis 1996, sauf à la page 25, où il s'appuie sur une référence de Côté (2006) qui, en fait, ne traite que d'une région plus ou moins voisine : le Témiscamingue. Que s'est-il passé ? A-t-on abandonné les recherches dans la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean ? Ce n'est évidemment pas le sujet principal de la recherche, et en fin de compte on pourrait se demander pourquoi avoir insisté sur le bilan de l'économie amérindienne avant sa « contamination » par le capitalisme marchand étant donné qu'elle peut se résumer à un constat : les échanges étaient déjà fort nombreux avant la période des premiers contacts. Dans la conclusion de cette section, l'auteur propose que les échanges aient façonné et transformé les identités culturelles au fil des siècles avant le contact. Bref le métissage culturel et les échanges existent depuis toujours, ce qui banalise en quelque sorte la condition métisse.

Dans cette partie comme partout ailleurs dans son livre, Gélinas essaie de mettre au premier plan le métissage et non les Métis. Curieusement, les Métis n'existent pas dans le titre de l'ouvrage et, dans celui-ci, il sera question non pas de groupes sociaux composés de Métis mais de métissage biologique et culturel. En considérant que la catégorie ethnique « métis » n'existe pas, Gélinas va privilégier les catégories ethniques plus « sûres » : les Indiens d'abord et les Euro-canadiens ensuite. Nous donnons ici quelques exemples de ce parti-pris.

Gélinas propose d'éclairer ses lecteurs au sujet du métissage culturel qu'il envisage comme un échange (p. 28). Selon lui, le maintien d'une identité distincte ne serait pas incompatible avec le métissage culturel – qui est défini comme étant l'emprunt de traits culturels étrangers (p. 30). Il n'évoquera l'acculturation ou des transformations plus intenses et complexes qu'au chapitre suivant.

L'auteur note (p. 47) que la première occurrence du mot « Métis » apparaît dès 1839 dans les documents historiques, alors que l'auto-identification métisse ne commencerait qu'à compter de 1900 et ne serait le fait que de quelques individus (p. 61). Avec l'intervention du gouvernement fédéral au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, les choses se compliquent, des mesures étant prises pour restreindre la définition de l'« Indien » (p. 53-54). Gélinas élabore sur l'aspect discriminatoire de ces considérations administratives (p. 60).

À la p. 66, il revient à une définition structuraliste de la culture, qui serait tissée de règles largement inconscientes. Or, précédemment, il insistait au contraire sur le fait que les « acteurs sociaux » sont généralement conscients de leur identité distincte, des règles qu'ils suivent, des traits culturels qu'ils empruntent ou préconisent. À la p. 88, le lecteur finit par être convaincu que les économies européenne et amérindienne sont métissées, ce qui rend encore plus difficile voire impossible la tâche d'identifier une culture métisse distincte, justement parce qu'elle emprunterait à l'une et à l'autre.

Plus loin, on note que le « sang indien » du côté paternel devient une exigence selon une règle parachutée du gouvernement fédéral ; les Métis seraient bien intégrés dans la communauté/réserve indienne et ce, en dépit de conflits rapportés (p. 90-92). Ainsi, ils ne formeraient pas un groupe à part malgré ces mesures coercitives qui n'arrivent pas à les distancer des Indiens.

L'auteur poursuit à la page 94 en mettant l'accent sur la versatilité des modes d'adaptation, quelle que soit l'ethnie. Ce passage est illustré par deux tableaux qui donnent à penser qu'il serait difficile, voire vain, de tenter d'attribuer un mode de subsistance à une catégorie ethnique. À la page 97, Gélinas octroie aussi aux Métis un mode de subsistance généraliste et polyvalent.

Plus loin, il rapporte des propos racistes à l'égard des Métis, dont ceux du père Décarie qui leur attribue les « pires » comportements (relations illégitimes, exploités, etc., p. ex. p. 130-133). Or, ces commentaires peu flatteurs ne sont-ils pas une indication qu'une fois débarrassés des teintes négatives qu'ils comportent, les Métis occupaient une niche très particulière dans les réserves comme au Labrador ? Selon Mailhot (1993 : 78) qui fait justement référence à Mashteuatsh (autrefois Pointe-Bleue) au Lac-Saint-Jean, « le pouvoir économique et politique est détenu par des métis acculturés, scolarisés et francophones qui ont épousé des canadiennes françaises ». Cela ne signifie-t-il pas qu'ils existaient, sinon comme culture distincte, du moins comme sous-culture bien démarquée à l'intérieur de la nation « indienne » ?

Permettons-nous de poser à Gélinas la question suivante au sujet de ses « identités octroyées », auxquelles il est fait référence jusqu'à la conclusion, (p. 143) : est-il raisonnable de penser que l'on puisse être taxé de métis, de sang-mêlé, de gens libres ou de toute autre appellation par autrui sans avoir soi-même développé une forte conscience identitaire ? À l'instar de Franssen (cité dans Kaufmann 2004 : 42), ne serait-il pas plus pertinent d'insister sur le fait que l'identité résulte plutôt d'un va-et-vient constant entre celle qu'on nous assigne et celle que l'on souhaite ? Qu'elle incorpore « une histoire sociale et familiale et [une] projection temporelle », et qu'elle correspond entre autres à une « transaction sociale et [à une] transaction biographique » ?

Tel que mentionné, lorsqu'il est question des Canadiens français ou des « Indiens », l'auteur fait référence à des familles ou à des groupes alors que, lorsqu'il élabore au sujet des Métis, il ne fait référence qu'à des individus, comme s'ils étaient solitaires et n'avaient pas développé un sentiment d'appartenance communautaire. Cela ressort en particulier dans les titres de certaines sections et plus particulièrement aux chapitres 3 et 4 qui comparent respectivement la culture et l'organisation sociale des Eurocanadiens, des « Indiens » et « des individus désignés comme Métis » au lieu des « Métis » envisagés comme groupe social. Ici aussi Gélinas insinue qu'ils n'existent pas comme ensemble structuré avant même d'en faire la démonstration. Et quelle démonstration? Si l'on ne trouve pas ce que l'on cherche après quelques essais seulement, ne devrait-on pas chercher ailleurs ou autrement, plutôt que de conclure prématurément? C'est la stratégie appliquée dans le choix du titre de l'ouvrage qui se répète ici : les Métis n'existent pas, il n'y a que métissage.

CONCLUSION

L'éditeur ne semble pas avoir fait son travail avec attention en permettant des déséquilibres entre les parties de certains chapitres (p. ex. chap. 3), la présence d'incohérences et d'anachronismes (p. 80-84), l'utilisation de termes spécialisés qui ne sont pas tous expliqués ou justifiés (p. ex. « franco-canadienne », p. 45), « Gens libres » (p. 47; cf. Payment 1990), *métisation* (p. 132) et « métissitude » (emprunté à Rousseau et Rivard 2007). Enfin mentionnons que les illustrations sont peu nombreuses et contiennent parfois des informations désuètes (p. ex. fig. 2, p. 20). De plus, des écarts ont été notés entre les données du texte et celles des figures ou tableaux (p. 85-86 au sujet du piégeage, de la chasse et du travail salarié).

Enfin, malgré les problèmes soulevés précédemment ainsi que les

quelques faiblesses éditoriales, mentionnons qu'il s'agit d'un petit livre bien écrit, qui pourrait plaire à un large public éclairé, mais qui sera sans doute mal reçu par les organismes métis de la région étudiée.

Yves Labrèche
Université de Saint-Boniface, Winnipeg

Ouvrages cités

- CÔTÉ, Marc, 2006 : « L'occupation amérindienne au Témiscamingue : l'exemple du Lieu historique national du Canada du Fort-Témiscamingue (Obadjiwan), une présence multi-millénaire ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXXVI(1) : 7-22.
- DAWSON, Nelson-Martin, 2011 : *Fourrures et forêts métisèrent les Montagnais : Regard sur les sang-mêlés au Royaume du Saguenay*. Septentrion, Québec.
- GÉLINAS, Claude, 2003 : *Entre l'assommoir et le godendard. Les Atikamekw et la conquête du Moyen-Nord québécois, 1870-1940*. Septentrion, Sillery.
- , 2007 : *Les autochtones dans la société québécoise, 1867-1960*. Septentrion, Sillery.
- GENDRON, Gaëtan, 1982a : « L'Alliance laurientienne des Métis et Indiens sans statut, inc. : entrevue avec Fernand Chalifoux, président ». *Recherches amérindiennes au Québec* XII(2) : 115-118.
- , 1982b : « L'Association des Métis et Indiens hors réserve du Québec : entrevue avec Paul Paradis, président ». *Recherches amérindiennes au Québec* XII(2) : 119-120.
- JOURNET, Nicolas (dir.), 2002 : *La culture : de l'universel au particulier*. Sciences humaines Éditions, Auxerre Cedex.
- KAUFMANN, Jean-Claude, 2004 : *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Armand Collin/Hachette littérature, Paris.
- KOVACH, Margaret, 2010 : *Indigenous Methodologies: Characteristics, Conversations, and Contexts*. University of Toronto Press, Toronto.
- MAILHOT, José, 1993 : *Au Pays des Innus : les gens de Sheshatshit*. Coll. Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- MILLER, Bruce G., 2011 : *Oral History on Trial: Recognizing Aboriginal Narratives in the Courts*. UBC Press, Vancouver.
- MOREAU, Jean-François, 2007 : *7000 ans d'archéologie au Saguenay-Lac-Saint-Jean*. Conférence lors de la 2^e édition

de la Semaine sciences humaines, Université du Québec à Chicoutimi. <http://www.uqac.ca/activites/ssh/Jean_Francois_Moreau.pdf> (consulté le 11 décembre 2013).

PAYMENT, Diane Paulette, 1990 : « *Les gens libres – Otipemisiwak* » *Batoche, Saskatchewan 1870-1930*. Direction des lieux et des parcs historiques nationaux et Environnement Canada, Hull.

ROUSSEAU, Louis-Pascal, et Étienne RIVARD, 2007 : « Présentation – Métissitude : l'ethnogenèse métisse en amont et en aval de Powley ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXXVII(2-3) : 3-6.

VON GERNET, Alexander, 1996 : *Oral Narratives and Aboriginal Pasts: An Interdisciplinary Review of the Literature and Oral Traditions and Oral Histories*. Ottawa, Research and Analysis Directorate, Indian and Northern Affairs Canada. Sur Internet : <<http://www.ainc-inac.gc.ca>>.

Publications québécoises récentes

Kitakinan... parce que la ville est aussi autochtone

Frédérique Cornellier. *Éditions du Quartz, Rouyn-Noranda, 2013, 168 p., 22 \$*

La « migration » des autochtones vers les centres urbains est un phénomène plutôt récent et encore trop peu documenté. Au Québec, de plus en plus d'autochtones décident de quitter la réserve pour aller s'établir en ville, et l'on estime qu'au moins 80 000 autochtones – tous groupes confondus – résident de manière temporaire ou permanente dans les villes et villages du Québec. Ce phénomène est d'autant plus remarquable dans la ville de Val-D'Or, en Abitibi-Témiscamingue, « où la population autochtone a augmenté de 270 % entre 1996 et 2006 ». Contrairement aux premières études traitant des autochtones en milieu urbain – qui mettaient l'emphase sur la problématique sociale –, l'ouvrage de l'anthropologue Frédérique Cornellier « aborde plutôt la ville comme un nouvel